

Préface

Le diocèse de Poitiers possède une histoire religieuse marquée de grandes figures spirituelles. L'authenticité de leur vie de foi, leur générosité apostolique, leur acuité intellectuelle appartiennent au patrimoine de notre région. Elles nourrissent la fidélité et l'élan des chrétiens. Elles constituent des témoignages utiles pour connaître notre passé et fonder nos actions présentes. Ce patrimoine demande d'être aisément accessible.

L'Association Gilbert de la Porrée a été constituée dans le but de faire connaître cet héritage et de le mettre à la disposition des Poitevins. Déjà, elle a publié les vies de sainte Radegonde, celle de saint André-Hubert Fournet, des textes de saint Hilaire, des lettres de missionnaires nés dans le diocèse, une présentation de deux grands maîtres du XII^e siècle, l'abbé cistercien Isaac de l'Étoile et l'évêque Gilbert de la Porrée, les débuts de l'apostolat poitevin de Louis-Marie Grignon de Montfort. Plus trois ouvrages sur les Églises de Poitiers et du Mellois, et sur les peintures murales de la Vallée de la Gartempe. À chaque entreprise, l'association fait appel aux meilleures compétences afin de présenter des éditions fiables.

Un nouveau livre paraît, consacré à celle qui a fondé à Poitiers, en 1806, la troisième maison des Religieuses du Sacré-Cœur : Madeleine-Sophie Barat. Elle est devenue une véritable figure poitevine : je remercie Sœur Maryvonne Duclaux, religieuse du Sacré-Cœur, et Jacques Marcadé, de nous permettre d'avoir accès aux « Écrits de Poitiers » de cette sainte, canonisée le 25 Mai 1925. Je les remercie de cette initiative et de la grande qualité de leur travail.

Quelle préface écrire pour présenter cet ouvrage, qui ne soit superflue ? Il m'a paru utile de souligner deux aspects. Le premier est résumé par un proverbe (attribué à de nombreux auteurs) : « *Dieu écrit droit avec des lignes courbes* ». Il s'agit de souligner comment, loin d'avancer en ligne droite, la sainteté de Madeleine-Sophie a parcouru un chemin complexe, dans un entremêlement

de choix et de nécessités, d'audace et de revers, de continuité et d'innovation. Ensuite, le culte du Sacré Cœur demande une présentation de ce qu'il contient d'essentiel pour cette fondatrice.

1. « Dieu écrit droit avec des lignes courbes »

Quand, le 23 juillet 1806, Madeleine-Sophie Barat débarque à Poitiers, sous une pluie battante, elle arrive de Grenoble. Elle a traversé une France qui se remet lentement des soubresauts de la Révolution. Malgré les guerres du nouvel empereur, le pays retrouve progressivement un calme réparateur. Grâce à l'action énergique du nouveau préfet, Cochon de Lapparent (1800 - 1805), les brigandages et l'insécurité nocturne des villes ont fortement diminué. Avec 21.000 habitants, Poitiers reste une ville aux rues étroites, mal entretenues. La pauvreté y est grande : 600 gueux se pressent autour de Saint-Jean-de-Montierneuf. La population y augmente plus vite que dans d'autres villes d'égale importance. La Révolution surveillait la vie familiale et les femmes : après 1793, on assiste à une augmentation rapide des mariages. Nombreuses après ces unions, les naissances chutent rapidement par la maîtrise de la natalité. Les enfants d'une douzaine d'années étaient nombreux¹.

L'éducation représentait donc une grande urgence. Si la moyenne régionale des personnes sachant lire et écrire, dépassait juste les 25 %, Poitiers s'enorgueillissait, en 1801, de compter 430 jeunes scolarisés (deux fois plus que Tours, Limoges ou Angoulême). Le lycée apparaît en 1803 et en 1806, Napoléon instaure deux Facultés (Droit, Lettres) et l'École de Médecine. Il est vrai que, faute d'industrie, le directeur du Jardin Botanique constatait en 1790 : « *Je ne vois que l'instruction publique qui puisse la vivifier* »². Mais les maîtres sont rares. Souvent âgés, ils avaient exercé déjà sous l'Ancien Régime. Il se développait des écoles privées, établies au domicile d'un particulier, en sorte que la municipalité de Vouillé-la-Bataille constatait : « *Presque tous les élèves vont dans des maisons privées parce que les maîtres y sont plus instruits* »³. Éduquer se présente comme une œuvre urgente, mais dans un contexte difficile et avec très peu de moyens.

La situation de l'Église connaissait semblable pauvreté ! Le quartier de la cathédrale Saint-Pierre venait de perdre son nom révolutionnaire de « *Quartier de la Fraternité* ». Beaucoup de paroisses n'avaient plus de prêtre. La Vienne comptait 11 prêtres

1 Jacques Perret : *Histoire de la Révolution française en Poitou-Charentes* Poitiers, 1988 - p. 300 - 301.

2 Gaston Dez : *Histoire de Poitiers*, SAO, Poitiers, 1969, p. 197 - 199.

3 Jacques Perret : op. cit. p. 311.

de moins de 40 ans et les Deux-Sèvres, 12⁴. Le premier évêque concordataire, Monseigneur Bailly, meurt en 1804, après 15 mois de présence. Il a tout juste commencé à réorganiser son diocèse. Un intérim est assuré par Monseigneur de Barral, évêque de Meaux, appelé par le Cardinal Caprara, légat du Saint-Siège. En 1805, l'aumônier de la cour, Monseigneur de Pradt, est nommé à Poitiers. Il arrive avec le catéchisme impérial. Tout est à restaurer, réparer. Le travail est marqué par la continuité avec l'Ancien Régime (le 2 juillet 1806, l'évêque relance l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement) et par une soumission à l'empereur (fête de saint Napoléon). En 1806 également, le Grand Séminaire ouvre à nouveau. Il reste environ 150 religieuses en 7 Congrégations approuvées et 6 tolérées⁵. En 1801, le P. Coudrin et Henriette Aymer de la Chevalerie fondent la Congrégation des Religieuses de Jésus et de Marie de l'Adoration, et, en 1807, saint André-Hubert Fournet et sainte Jeanne-Élisabeth Bichier des Ages, celle des Filles de la Croix. Pauvreté et création, au milieu d'une faible pratique religieuse et d'une profonde ignorance.

Qui était celle qui arrive à Poitiers et se rend dans l'ancien couvent des Feuillants où deux femmes tiennent une petite école ? Elle a 27 ans, et depuis 6 ans, elle participe au mouvement qui s'attache à restaurer la Compagnie de Jésus, les Jésuites, en France. Des prêtres réfugiés en Hollande préparaient cette reconstitution. Le pape Pie VI les avait unis à une œuvre née en Italie du Nord, les « Pères de la Foi ». Était née une branche féminine, les « Bien-Aimées de Jésus ». En 1800, Louis, le frère de Marguerite-Sophie la présente au Père Varin le responsable pour la France des Pères de la Foi. Il la décrit comme connaissant le latin, les lettres classiques et la rhétorique. Elle désire devenir carmélite, mais cette congrégation n'est pas autorisée en France. Elle accepte donc de participer à la naissance d'un nouveau groupe religieux, malgré une santé délicate.

La voici à Amiens en 1801 où les conditions de vie dans la petite école se révèlent intenable, du fait de la supérieure. En 1804, elle est à Grenoble, d'où le Père Varin l'envoie à Poitiers. Le groupe a trouvé son nom : « Les Filles du Sacré-Cœur de Jésus ». Pourquoi Poitiers ? Les deux personnes qui tiennent la petite école des Feuillants ne suffisent pas à la tâche. Elles proposent de donner l'école et le couvent au diocèse de Poitiers. Le Père Varin estime que Marguerite-Sophie, aidée de membres de la communauté de Bordeaux, pourrait reprendre cette œuvre⁶. Ainsi fut fait.

4 Robert Favreau, sous la direc. : *Poitiers, Histoire des Diocèses de France*, Paris, 1988, p. 209.

5 Robert Favreau : *op. cit.* p. 214

6 Phil Kilroy : *Madeleine-Sophie Barat, une vie*, Paris, 2004.

Ces brèves notations soulignent au moins la complexité de la situation. Non seulement la pauvreté règne, mais le pays doit passer ses plaies, l'Église reprendre sa marche en essayant de comprendre la nouveauté des temps. Qu'est-ce qui motive une liberté à s'inscrire en de si grands entrelacements pour y fonder un travail d'éducation humaine, au nom de la mission évangélique ? Seule une forte conviction intérieure, animée par l'amour du Christ, arrive à tracer le chemin. D'où l'importance de la dévotion au Sacré Cœur.

2. Le Sacré Cœur : une introduction à l'Évangile

Il existe une littérature juive en-dehors de la bible. On la connaît depuis longtemps. Son étude prend de plus en plus d'importance. Cette littérature contient un poème. Un peu à la manière de ce qu'on appelle aujourd'hui un « portrait japonais » : si c'était une rose, si c'était un arbuste... Ce poème dit ceci : « *Si Dieu devait choisir un arbre, il choisirait l'olivier. S'il devait choisir un arbuste, il choisirait la vigne. S'il devait choisir un oiseau, il choisirait la colombe. S'il devait choisir un peuple, il choisirait Israël* ». Par ces synonymes, à travers la vigne, l'olivier et la colombe que l'on retrouve dans le Nouveau Testament, le Peuple de Dieu est concerné.

Au fond, c'est l'élection du peuple de Dieu qui est ainsi désignée. Pour gagner la sympathie d'un peuple auquel il n'appartenait qu'à moitié, Hérode en reconstruit le temple par un travail de plus de 40 ans. Il grave sur le fronton devant lequel Jésus se placera, une vigne d'or. Imaginez ces pierres blanches : elles feront l'admiration des apôtres. De ce mur, on a retrouvé quelques vestiges admirablement taillés et ajustés. Devinez, inscrits sur ces pierres, les festons d'une vigne en or, étincelante au soleil couchant. Pour les pêcheurs de Galilée, quelle admirable représentation ! A la limite d'ailleurs de ce que la loi, interdisant toute image, pouvait tolérer. (Mt 24,1).

Cette beauté recèle en elle-même un piège assez facile à comprendre : la fascination qu'elle exerce. L'attraction suppose toujours de se trouver à l'extérieur. Prenons une comparaison très simple : vous vous promenez dans la rue, vous vous arrêtez devant une vitrine et là... parmi plusieurs objets exposés, vous en retenez un qui vous plaît. Vous, vous êtes dans la rue et l'objet est derrière le verre. Le choix impose une distance pour se tenir au loin et juger la proposition, que l'on retient. C'est ainsi que nous faisons nos commissions !

Le choix du Christ se situe sur un autre plan. Il n'est pas un choix de l'extérieur vers un objet, il est un choix par l'intérieur. Une sève : « *Je suis la vigne* » (Jn 15,1). La vigne ne représente plus ici un peuple choisi parmi les autres. La vigne symbolise une intimité, un amour qui coule du Christ dans l'existence à l'intérieur même de ses disciples que, dans un instant, il appellera ses amis (Jn 15,15). Le choix de Dieu passe de l'extérieur à l'intérieur. D'une élection faite du dehors à une intimité : le Sacré Cœur.

On ne parle pas du Sacré Cœur de l'extérieur. Un chirurgien peut le faire, pas l'amour. Il ne s'agit plus de prendre les choses, les êtres, les personnes de loin, mais d'entrer en elles. Par l'image de la vigne, le Christ pose une relation qui appartient au domaine de l'intériorité, au domaine de l'intimité, une alliance. Le Sacré Cœur passe justement par la source de la vie.

La foi chrétienne s'exprime d'une manière étonnement particulière. On peut avoir une intelligence très déliée, et il le faut sinon on renoncerait à l'éducation. On peut employer des expressions extrêmement justes mais qui, à la limite, confondent la théologie avec des formules de chimie. À l'inverse, on peut entretenir une sentimentalité exacerbée, des goûts conquérants, des sensibilités particulières. Mais ni l'intelligence, ni la sensibilité ne vont au cœur du Christ. L'intelligence qui prétend lire par l'intérieur (*Intus legere*) dissèque, classe, trie, expose...mais a-t-elle besoin d'amour ? A-t-elle besoin de cette sève qui, au-delà des mots et des formules, fait vivre celui en qui elle monte ? Est-ce que l'intelligence atteint cette compréhension qui vivifie l'autre d'une même générosité, d'une même ardeur, d'un même cœur ? La sensibilité, elle, en reste à des sensations externes, faciles, dont les médias savent s'emparer. Le cœur de la foi ne se confond ni avec des expressions même justes, ni avec des sentiments même ardents.

C'est d'autre chose dont parle le Christ. Il parle de ce passage de vie, de cette demeure, comme dit l'Évangile (Jn 14,2). Non plus être tenu à distance ni enamouré de sensations fugaces, mais partager la vie de l'autre. Habiter l'histoire de l'autre. Avec ces espoirs, avec ses échecs, avec ses déceptions. Le Sacré Cœur supporte des disciples qui trahiront, qui s'enfuiront. Mais il s'établit à l'intérieur de la vie même de ceux qu'il appelle. Il est à l'intérieur de leur vie, ce qui permet aux disciples de se reprendre, d'accepter le pardon et d'habiter l'espérance. Le Sacré Cœur n'est pas simplement une inhabitation, il est un échange.

Nous habitons, ou tentons d'habiter la parole du Christ. Notre vie se pose dans l'écoute et l'obéissance à cette voix. Alors le Père et le Christ viennent habiter en nous (Jn 14,23). Le cœur envoie

du sang dans le corps entier. En même temps, ce cœur reçoit du corps entier sa subsistance, sa tenue et sa propre vie. L'image du cœur n'indique pas d'abord l'image d'une sortie de soi, mais celle d'un partage.

Telle est l'image de ce que désire l'élan même de la foi. Les hommes ont donné au Christ une chair, leur sang, une région et une histoire. Lui, donne la présence de Dieu. On apporte à l'autel du pain et du vin sans lesquels aucune messe n'est possible. Et le Christ donne sa communion. La loi chrétienne est la loi de l'échange, parce que Dieu est Trinité. Il est en lui-même échange, partage et communion. Il ne peut pas y avoir d'œuvre éducative qui ne soit fondée sur ce va-et-vient d'un adulte et d'un jeune. De quelqu'un qui sait et de quelqu'un qui ignore, de quelqu'un qui est formé et de quelqu'un qui se forme. S'il n'y a pas ce va-et-vient, ce partage, cette communion et cet échange, on instruit peut-être, mais on n'éduque pas. Le Sacré Cœur habite l'humilité : il n'y a pas d'éducation sans effacement de soi. Car il s'agit de faire grandir l'autre, de faire que cet autre entre dans l'alliance, dans le va-et-vient, dans la réciprocité, de plus en plus fortement. Cet échange rend le cœur rayonnant et irradiant.

La communion la plus intime devient, alors, mission. Plus on entre dans une alliance avec le Seigneur, plus on brûle d'ardeur pour le faire connaître, pour le faire aimer, pour le faire découvrir. Non par une apologétique facile, encore moins par une publicité éhontée, mais par ce désir de faire connaître celui de qui nous nous reconnaissons aimés. Il ne surgit de mission authentique que dans cette réserve de l'humble acceptation d'une amitié gratuite.

C'est pourquoi le cœur décentre. Le langage courant parle d'aller au cœur, de toucher au cœur, d'atteindre le cœur. Le langage courant vise une concentration, un mouvement centripète. L'Évangile procède à l'inverse. L'Évangile ne mentionne que rarement ce que nous appelons le cœur. Le mot y est peu employé, la réalité y est. Il ne parle de cœur que pour décentrer les disciples. Quand le Christ exprime son intimité à ses disciples, c'est à son Père qu'il se réfère. Il ne garde pas ses apôtres pour lui, mais à travers lui, il les oriente vers le Père. Il ne garde pas davantage ses apôtres pour lui-même, mais la sève dont il les nourrit, les envoie pour la vie du monde. C'est l'expression même de l'Eucharistie : le corps livré pour la vie du monde (Jn 6,51). Au moment de la plus grande intimité, les disciples sont envoyés ; au moment où ils sont le plus attachés à ce Maître qui les aime, lui s'en va : « *Il est bon pour vous que je m'en aille !* » (Jn 16,7). Et il retourne au Père. Au moment où il les tient, en quelque sorte, dans sa main, mais ses mains trouées, voilà qu'il les livre au monde pour lequel il les a choisis. Il leur demande alors de porter du fruit.

Le plus intime de la prière, de la vie spirituelle et de la relation tient en alliance ce Père qui aime tellement le monde qu'il lui a envoyé son Unique, son propre Fils, et les brebis que le Père donne à son Fils, avec les brebis qui ne sont pas du bercail mais vers lesquelles le berger doit s'en aller. Le cœur est constamment sollicité à sortir de lui-même, à partir hors de lui-même. Voici donc qu'il y a plusieurs centres ! Le cœur est partout. Le centre est maintenant au plus loin de la circonférence et le Christ nous attend dans celui qui est le plus loin, le plus négligé, le plus petit. Voici que l'intérieur donne sa force au mouvement qui fait partir. Le Sacré Cœur nous met dehors. À la mesure du dessein du Dieu, emportés, livrés, donnés. Ainsi partit Madeleine-Sophie Barat...

τ Albert Rouet
Archevêque de Poitiers